

Marlène Mathon



D'ombre et de lumière

Marlene Mathon

D'ombre et de lumière

© Marlene Mathon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5725-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Il n'y a pas de lumière sans ombre et pas de totalité psychique sans
imperfection.
La vie nécessite pour son épanouissement non pas de la perfection, mais de la
plénitude.
Sans imperfection, il n'y a ni progression ni ascension.*
Carl Gustav Jung

*Rien n'est vrai, rien n'est faux; tout est songe et mensonge,
Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge.
Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs.*
Alphonse de Lamartine

*Le mensonge est une option à laquelle tout un chacun a droit,
à condition de le rembourser un jour.*
Claude Lelouch

De l'enfance à l'adolescence : une prison de solitude

Je m'appelle Marlène Mathon. Je suis maman de trois filles, Corélia, Lou-Anne et Cassy. Mon psychique a été malmené par un passé traumatique. Ce livre est le reflet de mon souhait d'être authentique. Et au plus près des mots qui vont dépeindre mon parcours.

Mon histoire débute lors de ma sortie de la DASS. J'ai deux ans. De brefs flashbacks me reviennent au milieu d'un brouillard de souvenirs. Et j'entends l'écho de la voix de ma mère qui me signifie clairement qu'elle ne m'aime pas.

Selon les dires de ma mère, je n'ai pas été chérie parce que j'étais une fille. Mon père biologique l'aurait quittée parce qu'elle n'avait pas été capable de lui donner un fils !

Parti avec la sœur de ma mère pour l'épouser, mon père faisait de moi la fautive idéale pour épancher la douleur de la séparation de ma mère.

Je n'ai jamais eu de lien physique avec ma mère. Pas de câlin, pas de bisous, pas d'amour. Rien. Juste le reflet d'une culpabilité au-dessus de moi, la haine de ma mère. L'horrible sensation de n'être personne. Et le sentiment d'abandon terrible et pesant. Seul contact avec ma mère, les coups qu'elle m'assénait.

Ma mère biologique me maltraitait. J'étais une enfant esclave. Ménage, lavage, repassage, surveillance de mes frères et sœurs dès l'âge de six ans. Et les coups, pour un rien. Une bêtise d'un des membres de la fratrie. Marlène, « fautive, tu n'as pas fait ton devoir de garde avec compétence ». Coups de ceintures, coups de bambou, coups de cuillères en bois. Les punitions, au piquet, genoux en sang sur un manche à balai.

Tous les étés, nous allions deux semaines en colonies de vacances, grâce aux financements obtenus avec l'aide des assistantes sociales. Ces journées ont été les meilleures de ma vie. Un grand sourire accroché aux lèvres, je regardais les autres enfants, en larme, lâchant à regret la main de leur mère. Au retour, par contre, les rôles s'inversaient. J'étais en pleurs, les autres enfants pleins d'entrain. En colonie, je découvrais toutes les activités que je ne connaissais pas. Cet été, ma fille va partir dans la première colonie où je suis allée étant petite fille. Et j'espère qu'elle aura autant de bonheur que moi lorsque je m'évadais de ma tour de solitude, de la maltraitance et des viols.

Je me souviens des Noëls. Tous ensemble à faire la fête. Sans moi. Seule dans la chambre. Plus exactement, dans un garage, transformé par ma génitrice en chambre pour cinq enfants. Garçons et filles mélangés. Aucune intimité. Comme sous la douche où nous devions partager l'eau à plusieurs ! Il y avait des barreaux aux fenêtres. Pour aller aux toilettes, nous devions passer par une buanderie puis devant la chambre des parents. Nous étions tellement terrorisés à l'idée d'en ramasser une bonne au passage, que nous préférions ouvrir la porte du garage pour aller faire pipi dehors.

Si un membre de ma famille m'offrait un cadeau, j'avais juste le droit de le déballer. Puis elle le fourrait dans un placard fermé à clé. Elle m'interdisait de jouer avec mes présents. Je me souviens du téléphone secret, rose girly. Je le désirais tant. Mais ma mère ne nous accordait rien. Les présents étaient en commun pour les filles. En revanche, les garçons obtenaient toujours ce qu'ils voulaient. Cette année-là, une de mes tantes m'avait offert ce jeu que j'ai eu juste le loisir de toucher et de regarder un bref instant. Puis le jeu s'est retrouvé relégué dans ce fameux placard du salon, situé à côté du buffet, sur lequel trônait la télévision. Comme tous les cadeaux qui lui ont précédé puis suivi. Tous ces trésors pourrissaient dans le placard. Elle devait estimer que je ne les méritais pas.

En primaire, j'avais une maitresse dont j'ai oublié le nom. Une femme qui mangeait des quignons de pommes. Après les fêtes de Noël, elle nous demandait toujours de décrire les cadeaux que nous avons reçus. Je mentais à nouveau. Je m'inventais un Noël d'enfant choyé et gâté. Il y a eu cette journée où elle a convoqué ma mère sous le prétexte que je la regardais de travers, avec méchanceté. Avec le recul, je pense que j'envoyais des signaux de détresse que personne ne percevait.

Mes camarades étaient pressés de retourner chez eux le soir. Pour ma part, j'étais bien à l'école même si je ne comprenais pas toujours tout ce qu'on essayait de m'enseigner.

Nous avions un beauceron. Ce chien nous connaissait, pourtant, chaque fois que nous arrivions derrière le portail, en sortant de l'école, ils montraient les dents. Ma mère hurlait que nous faisons « notre cinéma », et qu'on avait juste à se dépêcher de rentrer. Jusqu'au jour où il a mordu méchamment une de mes cousines à la cuisse. Je me souviens de la réaction d'indifférence de ma mère qui avait dit : « Ce n'est pas grave ! »

Par ailleurs, jamais on ne me fêtait mon anniversaire.

À l'âge de six ans, la maltraitance est à son comble et les viols se succèdent au 45 rue Mozart, à Valence. Dans ce logement, au troisième ou quatrième étage, j'ai oublié, un long couloir, à gauche, un salon/salle à manger, à droite, une cuisine. Dans celle-ci, un cagibi était flanqué sur le côté, une sorte de local à poubelles et de garde-manger en même temps. Au fond de l'appartement, deux chambres. Une à droite, la seconde à gauche. Celle de droite est gravée dans ma mémoire. Deux lits superposés. Et moi, sur celui du bas, une petite fille sans défense face à un prédateur sexuel. Des viols, tous les weekends de l'âge de six ans à douze ans.

Ma mère m'envoyait régulièrement dans les Vosges chez la grand-mère de mes frères et sœurs. Une véritable sorcière malfaisante, mère de Didier, mon bourreau, mon violeur. Dans cette maison que je n'oublierai jamais, on m'enfermait dans une cave. Je me pelotonnais dans un recoin, en tremblant à chaque minuscule bruit. Les uniques moments où je pouvais émerger de cette cave se bornaient à ceux désignés par mes tortionnaires, pour remplir mes cahiers de devoirs de vacances. Dans cette cuisine, entre deux casseroles grasses, je devais plancher. Les fautes me condamnaient à une punition. Les deux frères de Didier m'obligeaient à faire de l'escalade, avec des mousquetons à peine fermés. Ensuite, ils me jetaient dans le vide. D'où ma phobie du vide.

À table, la sorcière m'enfonçait régulièrement un crayon entre les vertèbres pour apprendre à me tenir droite. Cela me faisait un mal de chien.

Je devais récurer une grande maison dont je ne suis pas près d'oublier la crasse. Je dormais dans un fauteuil rouge, d'une place. Il faisait si froid, qu'on me donnait, royalement, une bouteille d'eau chaude, en plastique, pour me réchauffer.

Didier, mon violeur n'a jamais touché à la fratrie. Un principe moral bien peu crédible. Un pacte avec lui-même. Elle, parce qu'elle n'est pas ma fille. Je peux l'abuser. Eux sont de mon sang, je les épargne. Un prédateur redoutable puisqu'il a violé des enfants d'amis. À son tableau de chasse s'ajoute sa sœur, une personne avec laquelle je m'entends bien. Différente de ces brutes. Victime de son violeur de frère. Lorsque j'étais une petite fille, cette femme m'avait pris sous son aile. J'ai appris qu'elle avait payé très cher cet acte de sympathie pour moi. Ce qui a eu pour conséquence une coupure totale et volontaire, voulue par sa famille, entre elle et moi. Elle m'avait raconté que le mariage de ma mère